

À propos d'un contresens commun sur Virgile (*Georg.*, I, 47-49)

On lit aux vers 47-49 de la première *Géorgique* :

*Illa seges demum uotis respondet auari
Agricolae bis quae solem, bis frigora sensit ;
Illius immensae ruperunt horrea messes.*

« Une terre ne répond aux vœux du cultivateur âpre au gain que si elle a senti deux fois le soleil et deux fois les frimas ; celle-là fit toujours craquer les greniers sous des récoltes surabondantes ¹. »

Après le long et solennel prologue que l'on sait ², quand le poète, entrant dans le vif du sujet, se tourne vers l'agriculteur pour l'engager à labourer sitôt le retour du Zéphyr (*Vere nouo...*, v. 43), il faut bien que ces trois vers, quoique sous une forme non impérative, contiennent une prescription. Mais laquelle ?

À l'unanimité, semble-t-il, les commentateurs s'accordent à penser que Virgile propose comme un exemple à suivre l'avidité de cet exploitant qui, soumettant son champ à un quadruple labour annuel, en reçoit une récompense telle qu'elle en fait exploser ses greniers ³.

Pourtant, dès l'Antiquité l'on s'étonnait que l'auteur des *Géorgiques* ait pu préconiser quatre labours par an, alors que Caton n'en prescrivait que deux (*Agr.*, 50, 2 ; 61, 1), et Varron trois (*R. R.*, I, 27, 2 : *neque eam minus binis arandum, ter melius*, « il faut au moins deux labours, ou mieux trois » ; voir aussi I, 29, 2) : témoin Pline l'Ancien, XVIII, 181 : *quarto seri sulco Vergilius existimatur uoluisse...*, « on estime que Virgile a voulu recommander de n'ensemencer qu'après quatre labours ». Autrement dit, il existait un débat sur la signification du vers 48. Servius, par exemple, refuse absolument de croire qu'il y puisse être question de quatre labours, étant donné, raisonnait-il, que le climat italien ne connaît pas deux étés et deux hivers par an : en conséquence, il appliquait *solem*

1. Traduction due à E. DE SAINT-DENIS, C.U.F., « Les Belles Lettres ».

2. Une solennité où l'ironie anti-octavienne se taille une large place : cf. J.-Y. MALEUVRE, *La mort de Virgile d'après Horace et Ovide*, 2^e éd., Paris, 1999, p. 133 ; *RBPh* 78 (2000), p. 106-107.

3. Cf. P. JOHNSTON, *Vergil's Agricultural Golden Age. A Study of the Georgics*, Leiden, 1980, p. 85 : « *The farmer [...] is encouraged to be auarus...* », ce qui débouche logiquement sur une critique de Virgile (*ibid.*) : *he fails to recognize the danger of too much success*. Mais, en général, le malaise de l'interprète n'ose pas se formuler, comme on peut s'en convaincre en consultant quelques commentaires et/ou traductions modernes : voir par exemple F. PLESSIS - P. LEJAY, 1913 ; M. RAT, 1932 ; H. R. FAIRCLOUGH, 1935 ; F. KLINGNER, 1967 ; L. P. WILKINSON, 1982 ; J. DION (Imprimerie Nationale), 1997 ; J. PIGEAUD, 1998 (qui reprend la traduction de Saint-Denis en l'accompagnant d'une introduction et de notes personnelles).

et *frigora* au jour et à la nuit, ce qui ramenait à deux seulement le nombre des labours annuels préconisés par le poète⁴. Solution ingénieuse mais fautive, car si les vers 47-48 ne décrivaient ni plus ni moins que la norme, et la norme minimale, alors le vers 49 perdrait tout son sens.

Retour donc à nos quatre labours. Mais l'on ne peut s'empêcher de penser que le scoliaste aurait pu s'épargner cette stérile élucubration pour peu qu'il se fût posé la préalable question de savoir si Virgile approuvait son « agriculteur avide », ou s'il le condamnait au contraire. Or la réponse est à portée de main, dès lors que l'on s'avise, comme le fait ce même Servius, de la forte connotation négative de l'adjectif *avarus* : *plus est quam si dixisset parci*, souligne-t-il, « *avarus*, c'est plus que s'il avait dit *parcus* (économe) », citant même à l'appui le grand Nigidius Figulus : *quia qui parcior est, suo contentus est, quod avarus non facit*, « parce que l'homme économe se satisfait de ce qu'il a, pas l'homme avide. » N'est-ce pas là une condamnation⁵ ? Cependant, Servius n'en tire aucune conséquence pour l'interprétation du passage. Surdité d'autant plus bizarre que la mise en contre-rejet de l'épithète accentue son rôle de catégorisation⁶, en opposant l'*agricola* ainsi stigmatisé à un modèle encore implicite, mais qui se précisera de mieux en mieux au fil de l'œuvre. L'*agricola* cher au cœur de Virgile, on s'en aperçoit vite, c'est celui qui, tout en luttant rudement avec la nature, travaille en accord avec elle, qui la respecte (*diuini gloria ruris*, v. 168), qui ne lui commande (*imperat aruis*, v. 99) que pour l'améliorer (*iuvat arua*, v. 95)⁷, et qui n'en tire avantage

4. [*seges*] *quae bis et dierum calorem, et noctium senserit frigora. Per quod duplicem ostendit arationem, uernalem et autumnalem*, « une terre qui aura senti deux fois la chaleur diurne et la fraîcheur nocturne. Par là il indique deux labours, l'un au printemps, l'autre en automne ». Interprétation que J. Delille, dans sa célèbre traduction, ne se prive pas de ridiculiser, mais c'est pour se rallier aveuglément à celle de Pline. L. P. WILKINSON (*op. cit.* [n. 3]) en revanche, et assez curieusement, ne prend pas parti entre les deux interprétations : *Both views have had modern supporters*.

5. Le vocable *avarus* n'apparaît que trois autres fois dans toute l'œuvre de Virgile, et s'applique soit à des meurtriers (Pygmalion en *Aen.*, I, 363 ; Polymestor, par hypallage, en *Aen.*, III, 44), soit... à l'Achéron (*Georg.*, II, 492). Cf. M. C. J. PUTNAM, *Virgil's Poem of the Earth. Studies in the Georgics*, Princeton, 1979, p. 28, n. 15 : *The sudden appearance of avarus [...] is striking, not least because its other uses in Virgil's imply voracious or unethical greed*. De même, P. JOHNSTON, *op. cit.* (n. 3), p. 100 : *Virgil's use of avarus has been a cause of consternation for his readers*. Mais, comme on l'a vu, la plupart des lecteurs trouvent le moyen de s'en accommoder sans problème.

6. Au lieu que la *doxa* le regarde comme une sorte d'épithète de nature, ainsi que l'explicite P. JOHNSTON, *op. cit.* (n. 3), p. 101 : *... since the farmer is naturally avarus...*

7. L'injonction de II, 369-70, *Tum denique dura exerce imperia*, qui se situe dans le contexte bien particulier de l'élagage de la vigne, est fort mal interprétée par Saint-Denis (« c'est le moment d'exercer enfin un pouvoir despotique »). M. LAUMIÈRE (*Géorgiques de Virgile*, Paris, 1996), qui propose « une souveraineté vigilante », s'approche sûrement plus près de la cible. Le vigneron a repoussé aussi longtemps que possible l'usage du fer (*denique*), et doit se faire violence pour exercer lui-même une

qu'en échange d'un réciproque bénéfique. Modèle des modèles, le Vieillard de Tarente s'estime « plus heureux qu'un roi » en restant dans les modestes limites de son domaine, et se garde précieusement d'accroître ses richesses au-delà de ses besoins (*Georg.*, IV, 125 et s.). Condamné en revanche, celui-là qui, poursuivant exclusivement son profit égoïste, ne cesse de malmenier et de surexploiter la terre. L'excès dans l'intention (*auri*) aboutit inévitablement à l'excès dans le résultat (*immensae [...] ruperunt*). L'espèce de transgression des lois naturelles dont est porteur l'adjectif *immensus*⁸ ne saurait rencontrer l'assentiment de l'auteur des *Géorgiques*, chantre inspiré s'il en fut de « la très juste terre » (*iustissima tellus*, II, 460). Aussi bien, la sanction de ce déséquilibre n'est-elle pas incluse au cœur même du verbe *rumpere*, que l'on rend trop faiblement par « faire craquer » ? En II, 518, dans un passage tout soulevé par la joie du travailleur acharné qui voit ses efforts récompensés par de généreuses récoltes, le poète évoque une moisson « qui vaincra les greniers » (*horrea uincat*). La tentation est forte alors de traiter cette expression comme un simple équivalent de notre *ruperunt horrea*. Saint-Denis, avec sa traduction « qui fasse s'effondrer les greniers », procède même à une pure inversion des termes, puisque là où les greniers s'effondrent, c'est en I, 49, et là où ils « craquent », ou plutôt là où, tout bonnement, ils sont remplis, c'est en II, 518 (littéralement, ils sont vaincus, le défi que représentait leur remplissage a été relevé).

Ces trois vers auront donc tenu en échec, pour ne pas dire mystifié, vingt siècles d'exégèse. Mais si ce n'était que ces trois vers... Décidément, M. Vipsanius Agrippa avait bien raison de caractériser l'écriture virgilienne comme une cacozélie, mais une cacozélie cachée, *cacozelia latens*⁹, puisque dès l'origine elle échappait à la plupart des lecteurs, y compris, on l'a vu, à un Pline l'Ancien. Seuls quelques initiés y avaient accès, amis bien sûr, mais aussi, hélas, ennemis, et aussi haut placés qu'un Agrippa, voire encore plus haut...

violence (*dura* vaut pour les deux) qui n'a rien de tyrannique, puisque, au contraire, elle sauve la plante d'une stérile exubérance.

8. Sur ses dix-sept autres occurrences dans l'œuvre de Virgile, six dans les *Géorgiques*, onze dans l'*Énéide*, cet adjectif s'applique quatorze fois à des êtres, objets ou phénomènes qui représentent clairement une menace actuelle ou virtuelle. Trois exemples seulement peuvent paraître litigieux : *Georg.*, II, 541, où le poète évoque « l'immense carrière », *immensum [...] aequor*, qu'il vient de parcourir ; *Georg.*, IV, 557, où sont décrites « les immenses nuées » d'abeilles, *immensas [...] nubes*, issues de la putréfaction des bœufs ; *Aen.*, VII, 377, qui montre Amata courant à travers « la ville immense » sous l'effet de la fureur bachique. Or, dans le premier cas, l'idée d'excès n'est pas absente (« j'ai débordé », c'est un autoreproche conventionnel) ; le troisième cas offre un exemple typique de focalisation interne (la reine est en proie au délire hallucinatoire, et *immensam* va de pair avec *ingentibus excita monstris* et *sine more furit*) ; quant au « miracle des abeilles » (*monstrum*, 554), on aurait tort d'y voir sans esprit critique une bénédiction du ciel : A. J. BOYLE (« *In medio Caesar* : paradox and politics in Virgil's *Georgics* », *Ramus* 8 [1979], p. 85, n. 24) a bien relevé que ce *nubes* (annoncé par *nubibus*, 312) prépare directement le *fulminat* du vers 314 ; ces insectes sont ici symboles de guerre : cf. J.-Y. MALEUVRE, *Violence et ironie dans les Bucoliques de Virgile*, Paris, 2000, p. 383-384.

9. Don., *Vita Verg.*, 185-188 : cf. LEC 63 (1995), p. 227, n. 7.

L'empereur Auguste, pour ne pas le nommer, savait si bien ce que double écriture veut dire qu'il s'y essayait lui-même avec délice, et même avec quelque succès. À preuve ce fameux incipit de l'*Énéide*, où il osait le crime, à ce jour impuni, d'arracher en secret l'*Énéide* à son auteur pour se l'approprier¹⁰, après s'être officiellement vanté de la lui avoir arrachée des mains sur son lit de mort pour la sauver des flammes auxquelles dans son délire il la destinait¹¹. Et à ce propos, l'analyse à laquelle nous venons de soumettre *Georg.*, I, 47-49 permet de mieux entrer dans les intentions de l'interpolateur et de prendre plus pleinement la mesure de sa malignité. On se rend compte en effet que pour faire passer sans encombre son impudent *quamuis auído [...] colono*, sarcasme lancé à la face de Virgile et des expropriés dont celui-ci s'était fait l'avocat dans les *Bucoliques*, le faussaire spéculé sur le contresens couramment commis sur le *auari / Agricolae*. Ce faisant, il renforce ce contresens et l'accrédite un peu plus : c'est comme s'il enfonçait un clou dans le cercueil de sa victime.

Mais terminons plutôt sur une note optimiste. Car après tout, si la cacozélie reste cachée (*latens*), c'est tout de même avec le consentement et la complicité du lecteur. Que celui-ci décide enfin de se libérer des chaînes d'une tyrannique *doxa* (c'est un tyran qui lui donna l'impulsion initiale), et de laisser les mots dire ce qu'ils disent réellement, en consentant à ce qu'un chat s'appelle un chat et un avare un avare¹², aussitôt ses yeux se dessilleront, et il cessera, selon le mot d'Ovide, de « chercher le soleil en plein jour »¹³.

Jean-Yves MALEUVRE
13, rue Fabre d'Églantine
F-94120 Fontenay-sous-Bois

10. Cf. *Ille ego qui quondam...*, LEC 71 (2003), p. 379-383 : cette étude tombe incidemment (n. 9) dans le piège commun ici dénoncé, négligeant de la sorte un puissant argument.

11. Telle était en effet la version officielle, évidemment contrôlée par le pouvoir. Mais quant à la prendre pour argent comptant, il y faut beaucoup de naïveté.

12. Ou un malhonnête un malhonnête : sur la notoire réticence des interprètes à regarder en face le *labor improbus* de *Georg.*, I, 145-146, cf. *Violence et ironie...*, *op. cit.* (n. 8), p. 308-318.

13. *Tristitiaie causam si quis cognoscere quaerit, / Ostendi solem postulat ille sibi*, « S'enquérir sur la cause de ma tristesse, c'est comme demander qu'on vous montre le soleil », *Ov., Tr.*, V, 4, 7-8 : cuisant défi lancé à tous les détectives qui, à travers les âges, se seront mis en quête de la cause de sa relégation : cf. *La mort de Virgile...*, *op. cit.* (n. 2), p. 309.